

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, jeudi 15 mai 1879.

(N^o 16

LA VALEUR D'UNE IDÉE.

L'idéologie a fourni, depuis Aristote et Platon, un champ immense aux dissertations des philosophes anciens et modernes. Nous n'avons point l'intention de nous engager à leur suite dans cette vaste carrière ; nous ne voulons ni exalter ni combattre les innombrables théories qui ont été émises sur le caractère, la classification et la génération des idées. Le rôle que nous avons choisi est infiniment plus modeste et partant mieux approprié à nos faibles moyens. Fuyant avec soin le terrain ardu des disputes de l'école, peu disposé d'ailleurs à gravir les hauteurs de l'abstraction psychologique, nous envisagerons sous un point de vue purement expérimental le sujet que nous soumettons à nos lecteurs.

L'idée, telle que nous la comprenons ici, est une perception de l'âme assez vive pour impressionner fortement l'esprit et déterminer la volonté. Tantôt elle jaillit instantanée comme l'éclair, comme ces lueurs soudaines qui, dans une nuit d'orage, sillonnent les nues ; tantôt elle n'apparaît qu'à la suite de longues et patientes recherches, comme la lumière du phare qui, longtemps voilée par les brumes, se découvre enfin dans tout son éclat aux regards du navigateur.

Eclaircissons davantage notre thèse par des exemples. Voyez ce général au moment décisif du combat. Calme et impassible au milieu de la mêlée, il voit ses troupes reculer sous un feu meurtrier : l'ennemi a surpris ses plans et en a neutralisé l'effet, la bataille semble perdue. Tout à coup il se frappe le front : une idée vient d'illuminer son esprit, il change à la hâte ses combinaisons stratégiques, et la défaite qu'il allait essayer se transforme en victoire. Voyez encore cet orateur. Il faiblit sous les arguments d'un adversaire impitoyable ; soudain, au moment le plus critique, brille dans son cerveau une idée qui ranime son ardeur et lui montre le triomphe. Examinez d'autre part ce savant. Poursuivi par une idée dont la réalisation doit immortaliser son nom et faire effectuer aux sciences un progrès important, il concentre sur cet objet toute la puissance de ses facultés. Pendant des années il

s'épuise dans un labeur opiniâtre, mais un jour vient, jour solennel où tant de patience et de courage sont enfin couronnés de succès. L'idée sans laquelle il ne pouvait rien et qui se dérobaît avec une si cruelle obstination à ses recherches, vient enfin de luire au milieu des ténèbres de son intelligence. Dans les deux premiers cas l'idée respandit avec toute la spontanéité de l'étincelle électrique, dans le dernier elle semble être le résultat du temps et la récompense du travail.

Sans nous égarer dans le dédale des systèmes philosophiques qui cherchent à remonter jusqu'à l'origine des idées, et tout en protestant de notre respect pour les classifications si laborieusement établies par la science, nous nous bornerons à reconnaître deux grandes catégories d'idées : les bonnes et les mauvaises, celles qui sont conformes à la loi de Dieu et celles qui s'en écartent. Les idées en général proviennent, si non dans le fait même de leur génération, du moins dans celui de leur durée et de leur mise en pratique, de l'une des deux influences contraires à l'action desquelles l'homme est soumis d'une manière permanente ; l'une agissant par amour, par dilection, et cherchant à sauver ; l'autre ayant pour mobile la haine, et disputant l'homme, comme une proie. Fidèle observateur des préceptes de la religion, l'homme ne donnera suite qu'aux idées qui sont d'accord avec sa foi ; mais, privé de ce guide infallible, il accueillera sans réflexion toute idée conforme à ses intérêts ou à ses passions.

Pour aborder d'une manière plus immédiate notre sujet, nous nous demanderons maintenant ce qui détermine la valeur d'une idée. La valeur relative et pratique d'une idée se calcule évidemment d'après les conséquences qui en dérivent. Celle qu'un même instant voit naître et s'évanouir peut être bien souvent considérée comme nulle, au moins dans ses effets ; mais celle qui s'impose par ses résultats acquiert une importance directement proportionnelle à ses suites, or celles-ci peuvent se propager dans un rayon peu étendu ou embrasser le monde, s'éteindre rapidement ou se perpétuer à travers les siècles et même dépasser la limite du temps, ainsi l'idée qui donne naissance au péché peut entraîner des conséquences éternelles.

Mais voilà qu'à notre tour, et en dépit de nos résolutions, nous payons tribut à la théorie, tant il est vrai que l'exemple des philosophes est contagieux !

Heureusement pour nos lecteurs, nous nous arrêtons au début de nos rêveries et nous rentrons dans le domaine de l'expérience avec la ferme intention de n'en plus sortir. Nous allons donc cueillir çà et là dans l'histoire quelques-unes de ces idées qui ont donné lieu à des résultats immenses et occasionné parfois de véritables révolutions.

Au XI^e siècle, un pauvre pèlerin, accomplissant un vœu, se rend en Palestine. Arrivé au terme de son long et périlleux voyage, il contemple d'un œil attristé les souffrances de ses frères et la profanation des saints lieux. Sa foi s'indigne, son cœur se serre, son sang bouillonne à la vue de l'esclavage des chrétiens et de la désolation du berceau du christianisme. Agenouillé devant le tombeau du Sauveur, une idée naît dans son esprit, le fascine, s'en empare et s'y fixe. Jetant sur la colline du sacrifice un regard chargé de larmes, l'obscur pèlerin se prosterne une dernière fois sur cette terre imbibée d'un sang divin et quitte Jérusalem, déjà tout transfiguré par l'espérance. Nul ne s'occupa du pauvre voyageur qui cheminait, solitaire et pensif, dans la vallée du Jourdain, et pourtant l'idée de cet homme allait remuer le monde ! Il arrive à Rome et communique son secret au Père commun des fidèles. Il s'exprime avec tant de chaleur, une si ardente conviction se révèle dans sa parole, que le pape Urbain II croit à la mission providentielle de l'humble pèlerin et l'autorise à prêcher la guerre sainte. L'Occident tout entier s'ébranle à sa voix, des millions d'hommes prennent les armes, un royaume chrétien se fonde à Jérusalem, un empire latin à Constantinople et le mouvement des croisades ne s'arrête que 174 ans plus tard.

Au XV^e siècle, un homme de génie, frappé de la configuration du globe, éclairé par les découvertes géographiques antérieures, conçoit un jour, au milieu de ses méditations silencieuses, l'idée que le monde n'est qu'en partie connu. Cette idée l'obsède, il l'étudie, la retourne en tous sens dans son esprit, elle revêt bientôt à ses yeux le caractère d'une certitude ; il se décide à la communiquer aux puissants, aux riches, car lui-même est pauvre et inconnu. Rebuté, traité d'utopiste, de visionnaire, il se voit refuser tout secours, mais son idée ne lui laisse pas de repos. Il trouve enfin un prince mieux disposé ou plus entreprenant qui se hasarde à lui confier une petite flotte. Colomb s'embarque, il dirige la proue de ses navires vers cette contrée merveilleuse qu'il a aperçue en rêve. Vingt fois ses compagnons de voyage, enthousiastes comme lui au départ, le supplient de renoncer à une entreprise insensée, il résiste ; on s'insurge contre lui, on le menace de mort, il demeure ferme. Placé sur le pont de sa galère, l'œil embrasé d'un feu sublime, il interroge l'horizon lointain, et, un jour, le cri de " terre ! " poussé du haut de la vigie du grand mât annonce enfin le triomphe. Colomb est chrétien, il ne peut l'oublier en cet instant solennel, il tombe à genoux, et les vagues du vieil Atlantique portent jusque sur les plages riantes des Antilles le cri de reconnaissance qui s'exhale de la poitrine de l'heureux navigateur. L'idée de cet homme valut la découverte d'un continent, le commerce vit sa sphère d'action doublée en étendue, l'Évangile trouva un nouveau et immense théâtre pour propager sa doctrine civilisatrice.

Vers la moitié du XVI^e siècle, un homme jeune

encore, richement pourvu des dons de la nature, sacrifie à Dieu les brillantes perspectives d'avenir qu'un monde séducteur ouvrait devant lui, et s'engage dans la vaillante milice qu'organisait Ignace de Loyola. Bientôt cet homme conçoit une idée héroïque, une de ces idées que le siècle taxe volontiers de folie parce qu'il est incapable de les comprendre. Dans le cours de ses méditations, le regard de François-Xavier s'est arrêté sur les immenses territoires de l'Orient. A la seule pensée que des millions d'âmes, régénérées par le sang d'un Dieu, croupissent encore dans les ténèbres du paganisme, son cœur se trouble, son âme s'enflamme d'un courage surhumain. Armé de la croix, il se lance à la conquête de ces âmes malheureuses ; son zèle ne s'épouvante d'aucun obstacle, il peut tout en celui qui le fortifie. Bientôt sa voix résonne sur des rivages où jamais l'Européen n'a pénétré, il explore des régions où l'avidité même n'a pas encore conduit les trafiquants. Le glorieux apôtre des Indes meurt au milieu de ses gigantesques travaux, mais sa parole, fécondée par l'action miraculeuse de la grâce, a jeté la semence de l'Évangile dans des centaines de royaumes idolâtres ; des millions d'âmes ont été marquées du sceau du Christ et plongées dans l'eau régénératrice du baptême.

En parcourant d'un œil attentif les pages de l'histoire, on se sent frappé d'admiration et d'étonnement en voyant surgir çà et là de ces idées dominatrices qui s'imposent avec une irrésistible puissance et changent parfois dans une mesure notable la face du monde. Mais hélas ! que de fois aussi n'a-t-on pas à gémir sur les conséquences funestes des idées qui émanent de sources empoisonnées ! Quels flots de larmes et de sang n'a pas coûtés à l'humanité l'idée ambitieuse des conquérants ! Voyez César. Irrité de ne pas marcher assez vite dans la voie des honneurs, il cherche un théâtre pour s'illustrer par de nouveaux exploits et éclipser la gloire de ses rivaux. Il jette les yeux sur la Gaule et la trouve digne de lui. A l'instant il forme le projet d'asservir ces Gaulois dont les ancêtres ont fait autrefois trembler Rome. C'est une entreprise difficile, les guerriers transalpins sont des ennemis redoutables même pour César ; en vain les légions du grand capitaine remportent-elles de stériles victoires, la terre gauloise, toute couverte de forêts, semble vouloir les engloutir. Il fallut huit années d'épouvantables luttes, il fallut pour vaincre ce peuple si fier de son indépendance des exécutions et des massacres dont la seule pensée nous fait frémir. Des confins de la " Proviuce romaine " jusqu'à la mer britannique, la Gaule fut inondée de sang, mais César resta vainqueur, son orgueil obtint une satisfaction complète. — Voyez Napoléon. Après les éclatants succès de sa première campagne d'Italie, il sent germer en lui une idée d'ambition ; son génie s'en empare et la pousse jusqu'à ses dernières limites. Pendant vingt ans il passe sur l'Europe comme une tourmente, occasionnant partout d'effroyables hécatombes humaines et montrant au monde frappé de stupeur ce que peut coûter l'ambition d'un seul homme.

Il avait aussi son idée le faux sage du XVIII^e siècle, le porte-étendard de l'impiété, le sinistre Voltaire. Pétri d'un incommensurable orgueil, il dépassa en malice, en haine, en audace tous ceux qui l'avaient pré-

céde dans la guerre contre l'Église. On avait vu des hérétiques défendre leurs erreurs dans les conciles ou appeler à leur aide la puissance civile, les armées et les bourreaux ; on n'avait pas encore vu un novateur ou un impie entreprendre la lutte en jetant de la boue à la face de son auguste Mère. Au patriarche de Ferney était réservée cette ignominie, cette suprême ingratitude. Dieu seul peut sonder l'abîme de la perversité de cet homme, Dieu seul peut supputer le nombre d'âmes ravies à son amour par l'effroyable idée de haine qui inspirait ce sombre maniaque.

Il nous serait facile de trouver dans les annales des peuples une foule d'autres exemples non moins frappants des conséquences incalculables que peut produire une idée ; mais, ne disposant que d'un espace très-restreint, nous ne pouvons prolonger davantage notre investigation historique. Nous laisserons aux philosophes le soin de tirer de savantes déductions de cette question que nous avons à peine effleurée et sur laquelle sans doute ils ne manqueraient pas d'écrire des volumes. Quant à nous, nous nous bornerons à communiquer à nos lecteurs, en terminant, deux réflexions que ce sujet nous inspire.

Lorsqu'une idée, bonne ou mauvaise dans sa source, est conçue par le génie, appuyée par la force, propagée par la science, exploitée par l'astuce, défendue avec conviction ou conduite jusqu'au bout avec une indomptable persévérance, nul ne peut prévoir quelle en sera la destinée ; Dieu seul, qui gouverne le monde suivant les desseins de sa Providence, peut savoir de quel poids elle pèsera dans la balance des événements humains.

Nous ajouterons une dernière considération qui se dégage de notre sujet avec l'évidence la plus éclatante. L'Église catholique peut revendiquer la gloire d'avoir été l'inspiratrice ou du moins la généreuse et infatigable protectrice de toutes les idées que la voix unanime de l'humanité a proclamées GRANDES. Elle peut montrer avec un légitime orgueil, un orgueil de mère, le long et majestueux cortège de ses Pontifes marchant à la tête du véritable progrès dans toutes les branches où s'exerce l'activité humaine ; l'innombrable multitude de ses Saints, héritiers glorieux de l'idée divine qui sauva le monde ; les brillantes phalanges de ses artistes, de ses poètes, de ses orateurs, de ses savants, de ses docteurs dont les immortels travaux, fécondés par la puissance de l'idée chrétienne, éclipsent les obscures et malsaines productions de la science incrédule.

Exercices oratoires

SAINT MAURICE A SES SOLDATS, DONT QUELQUES-UNS VOULAIENT SE RÉVOLTER A L'OCCASION DES ORDRES DE MORT DONNÉS CONTRE EUX PAR MAXIMIEN. (286 de J.-C.)

Soldats,

J'ai entendu sans frémir les ordres du tyran ; je vois une armée entière prête à se ruer sur nous et mon cœur ne tremble pas ; mais les cris séditieux qui s'élèvent de vos rangs me troublent et me pénètrent de

douleur. En face de la persécution, en présence de la mort, un seul cri s'échappe de mes lèvres : Je suis chrétien ! Tout autre cri est indigne du nom que je porte et de la foi que je professe. Ah ! les chrétiens des âges précédents ont bien compris tout ce qu'il y a de noble dans cette affirmation sublime. Appelés avant vous aux combats du Seigneur, ils sont entrés dans la lice par milliers, et la trace de leur sang indique la route qui conduit au Ciel. Disciples d'un Dieu crucifié, membres d'un chef couronné d'épines, ils saluaient les supplices comme un honneur, la mort comme un triomphe. Jamais ils ne se sont révoltés contre l'oppression la plus cruelle, contre les sentences les plus iniques, et pourtant c'étaient des braves !... Rome elle-même, saisie d'admiration, s'est inclinée devant leur héroïsme et toutes les provinces redisent leurs exploits. Soldats chrétiens, voilà vos modèles !

O Ciel ! qu'entends-je ? Vous me dites que, plus nombreux, ils auraient fait triompher le christianisme par la force des armes. De grâce ne flétrissez pas la gloire de vos pères en leur prêtant des pensées indignes de leur vertu. Ah ! ils avaient pour eux le nombre et la valeur guerrière, mais jamais ils n'eurent recours à la violence pour résister aux édits les plus sanglants. Des milliers de soldats d'une bravoure éprouvée se sont laissé torturer sans exhaler une plainte. Entassés en nombre incalculable dans les prisons, ils n'ont jamais laissé entendre le moindre murmure ; mourant de faim dans des lieux infects ou déchirés par des ongles de fer, ces guerriers intrépides n'ouvraient la bouche que pour louer et bénir Dieu. Et vous, les premiers, vous proférez des malédictions et des cris de révolte ! Vous, les soldats d'élite de l'armée romaine, vous reculeriez devant un vain appareil de supplices, tandis que de jeunes enfants ont enduré, le sourire aux lèvres, les plus effroyables tortures ! Vous, la terreur des ennemis de l'empire, vous ne pourriez affronter pour le nom de Jésus-Christ ce qu'ont souffert avec joie des femmes timides et des vieillards débiles ! Est-ce ainsi que vous prétendez marcher sur les traces du divin Maître qui, malgré sa toute-puissance, s'est laissé conduire à la mort, comme un agneau se laisse mener à la boucherie ? Braves sur les champs de bataille, intrépides au milieu de la mêlée des combats, serez-vous lâches dans la foi ? Ah ! je ne vous comprends plus ! Quel funeste égarement s'est emparé de vos esprits !

La Gaule et l'Italie, me dites-vous encore, salueront votre triomphe et le renversement du tyran. Hélas ! vous vous abusez étrangement ! Les Gaulois et les Italiens comprennent trop bien la loi pacifique du christianisme pour vous offrir le secours de leurs bras et de leurs armes. Frappés de stupeur à la nouvelle de votre rébellion, ils ne verront plus en vous que de vulgaires insurgés indignes de leur aide et de leur sym-

pathie. Vous inspirerez à ces peuples chrétiens un invincible éloignement, et, si Dieu permettait que vous réussissiez dans votre entreprise, loin d'applaudir à vos succès, ils auraient horreur d'une victoire inaugurée par la révolte et le meurtre, et que suivrait nécessairement le remords.

Privés de l'appui de ces deux provinces, qui donc vous soutiendra ? Vous resterez là, abandonnés, rejetés de tous, objets de haine pour les païens et de pitié pour les chrétiens qui rougiront de votre faiblesse. Incapables de résister seuls à tant d'ennemis, ô honte ! vous, soldats romains, vous serez réduits à implorer l'alliance des barbares pour renverser la puissance affaiblie de Maximien. C'est à des hommes étrangers à toute civilisation que vous irez demander la force qui vous manque ! Déchus de vos titres de gloire, indignes désormais du nom de chrétiens, fuyez au plus tôt vers ces barbares dont vous espérez quelques secours ; partagez, en renonçant à votre religion, en reniant votre Dieu, leurs mœurs sauvages et la haine féroce qui les anime !

Quant à moi, décidé à rester chrétien, à être fidèle à mon Dieu et à sa loi, je ne puis demeurer plus longtemps au milieu de vous. Choisissez un nouveau chef, car ce n'est pas Maurice qui vous guidera dans la route sacrilège où vous vous engagez. Bien souvent je vous ai conduits à la victoire, mais jamais vous ne me verrez à la tête d'un complot par lequel j'offenserais un Dieu infiniment juste et saint. Lorsque je jetais les yeux sur vos valeureuses cohortes, j'étais heureux, mon cœur se gonflait d'un légitime orgueil. Composée entièrement de chrétiens, la légion thébaine me semblait à la fois le plus ferme appui de l'empire et l'une des gloires de notre auguste religion. Hélas ! quelle cruelle désillusion me réserve ce jour néfaste ! Ah ! restez ; mais le souverain Juge, bientôt, vous demandera compte de l'immense grâce que vous rejetez. Restez, puisque vous ne connaissez plus la voix de votre chef, puisque vous ne voulez pas vous ranger sous l'étendard glorieux qu'il arbore en ce moment. J'irai seul au martyr !... A moi seul le bonheur d'aller habiter les célestes parvis !...

Vous vous écriez : Nous aussi nous sommes chrétiens !... Vous êtes chrétiens, dites-vous ! Mais où sont les persécutions que vous voulez subir, où sont les tourments que vous voulez affronter ? Une simple menace vous excite à la révolte, quelle sera donc votre conduite en face des tortures ? Pourquoi ces armes menaçantes ? Est-ce par elles que vous prétendez vous montrer chrétiens ? Déposez-les au plus tôt ; elles ne vous conviennent pas. Elus par le Dieu de paix pour être ses victimes, appelés par Jésus pour partager sa gloire, c'est la palme à la main et non avec le glaive de la

vengeance qu'il faut vous présenter devant Lui. Ces armes que vous brandissez sont inutiles et impuissantes. La foi et le courage suffisent pour triompher ici. Vous êtes chrétiens !... Bénissez donc le Seigneur d'être nés dans ces jours d'afflictions et d'épreuves ! Est-ce trop de donner sa vie en reconnaissance d'un tel bienfait ? Combien d'autres, dans les siècles à venir, envieront le bonheur que vous avez eu de verser votre sang pour Jésus-Christ ? Vous êtes chrétiens !... Apprenez aux générations futures que vous avez su mourir en braves, que vous avez su mourir en chrétiens ! Montrez-leur par votre exemple qu'avant tout il faut se soumettre à l'adorable volonté de Dieu.

EMILE FOUCHER — (*Rhétorique*).

ELEGIE

A LA MÉMOIRE DE CHARLES O'REILLY (*)

Dédiée à sa Mère.

Charles, ô Charles bien-aimé !
Vois, le joyeux printemps est éclos sur la terre !
Le gazon est tout parfumé
Tout fleurit même au cimetière ;

Au cimetière, où la douleur
Déposa ton cercueil et sa blanche couronne,
Quand tu tombas, ô frère fleur,
Avec les feuilles de l'automne !

Mais depuis qu'un rayon des cieux
Descend sur ton tombeau — doux gage d'espérance —
Brillent-ils encore tes yeux
De leur éclair d'intelligence ?

Lorsque sur ta fosse une fleur
Entr'ouvre sa corolle où le zéphyr se joue,
Dis, les roses de la pudeur
Fleurissent-elles sur ta joue ?

Quand un oiseau mélodieux
Se pose sur ta croix pour exhaler sa flamme,
Le souvenir des jours heureux
S'éveille-t-il en ta belle âme !

Quand pour pleurer notre malheur
Les larmes de la nuit mouillent ta froide pierre,
Des pleurs de joie ou de douleur
S'échappent-ils de ta paupière ?

Quand la brise errante du soir
T'apporte les parfums des suaves parterres,
De ton cœur, brûlant encensoir,
S'exhale-t-il quelques prières ?

Et lorsque de joie et d'amour
La nature tressaille — harmonieuse lyre ! —
Ta bouche au gracieux contour
S'entr'ouvre-t-elle pour sourire ?

(*) Elève de grands talents et d'une piété remarquable, mort subitement l'automne dernier, sous les yeux de ses confrères, pendant qu'il partageait leurs jeux. (*Note de l'auteur.*)

Est-ce que le soleil en vain
Sur ta tombe répand ses torrents de lumière,
L'aube, les perles du matin,
Et nous, l'encens de la prière ?

Sous les rayons dorés de mai,
Ne fleuriras-tu pas, aux lieux où tu reposes,
O cœur si pur, lis parfumé !
Avec les lilas et les roses ?

Dans les étreintes de la mort
Ta grâce, ta beauté se serait donc flétrie,
Ainsi que sous les coups du sort
Se fane la fleur de la vie !

Le sombre séjour des tombeaux
Ressemble-t-il autant à l'insondable abîme
De ce lac maudit dont les flots
S'ouvrirent pour punir le crime ?

L'azur du ciel s'égaie et rit,
La rive tout autour de pourpre se nuance,
Mais en ce gouffre tout périt :
Il n'est que mort, deuil et silence !...

Quels que soient maintenant tes traits
Dans le lit du trépas, toi, ma joie et ma gloire !
Ils sont encor tout aussi frais
Qu'à ton aurore en ma mémoire.

Ah ! je n'ai pas voulu te voir
Tel que la mort t'a fait : froid et pâle cadavre,
Plus morne que l'ombre du soir,
Dont le terné regard vous navre...

Non ! je te conserve en mon cœur
Tel que je t'ai connu : ton œil plein de lumière,
Ton front tout riant de candeur,
Tes lèvres ne sachant que plaire !

Quel vide depuis ton départ
Dans les rangs de ceux dont tu fus l'ami, le frère !
Et quel impitoyable dard
Dans le cœur aimant de ta mère !

O Charles ! depuis bien longtemps
Nous n'avons plus senti ton aimable présence !
Ne viendras-tu pas au printemps
Revoir tous tes amis d'enfance ?

Saluer encore une fois
La lumière du jour si riante, si belle,
Et répondre à la tendre voix
De celle qui toujours t'appelle ?

Ne reviendras-tu pas encor
Reprendre tes ébats sur l'herbe reverdie,
Ou te bercer sur les flots d'or
Au doux bruit de leur mélodie ?

Que le ciel doit donc être beau !
Puisqu'il peut retenir captive dans sa sphère,
Comme en sa cage un faible oiseau,
Ton âme qui nous est si chère !

Ou bien que le poids du cercueil
Doit donc être pesant sur ta chaste dépouille !
Puisque tu dors, drapé de deuil,
En ces lieux où je m'agenouille.

Du moins que ton âme, un moment,
S'arrache à ce séjour des splendeurs immortelles !
Oui, descends du bleu firmament,
Viens à nous sur tes blanches ailes !

Ah ! viens, pur esprit, apaiser
D'un regard nos soupirs, notre douleur amère !
Ange d'amour, viens d'un baiser
Essuyer les pleurs de ta mère !

M. J. M.

Collège St-Viateur, Bourbonnais Grove, Ill., 8 mai 1879.

Informations diverses

L'Académie St-Etienne a donné le 1^{er} mai, jour où se célèbre la fête collective des Professeurs du Collège, une séance publique qui a obtenu le plus beau succès. Les exercices s'ouvrirent par une déclamation. M. Tancrede Dugas débita avec beaucoup de verve et de naturel une belle pièce de poésie intitulée : " Quelques épisodes de la vie de Pie IX " .

Nous eûmes ensuite le plaisir d'entendre trois jeunes orateurs qui ont déjà conquis plus d'une palme à la tribune académique du Collège. M. Wilfrid Ferland prononça un discours substantiel sur les devoirs qui incombent aux catholiques dans la société moderne. Bien conçu, nourri de fortes pensées, débordant de cette sève chrétienne qu'on aime à voir s'épancher du cœur de la jeunesse, ce discours souleva les chaleureux applaudissements de l'assistance.

M. Mathias Tellier déroula ensuite sous nos yeux la glorieuse énumération des hauts faits de l'épée canadienne toujours au service de la religion, de la patrie, de l'honneur. Réunissant dans un groupe plein de vie et d'animation chevaleresque les figures des plus illustres guerriers de la Nouvelle-France, l'orateur sut faire passer dans son auditoire les sentiments de respectueuse admiration que lui inspirent les vertus et les exploits militaires de nos aïeux. Avec une impressionnabilité toute juvénile, il s'extasia à la vue des trophées conquis par l'épée du Canada dans ces luttes héroïques d'un peuple combattant pour ses autels et ses foyers contre une domination oppressive.

Appelé à la tribune, M. Charles de Lanaudière retraça dans un fort bon discours les événements sailants de la brillante carrière du vainqueur de Châteauguay. La biographie n'est pas, en thèse générale, un terrain bien propice à l'éloquence, mais le jeune orateur sut trouver dans l'élan de son patriotisme des accents émus qui remuèrent tous les cœurs et lui valurent à diverses reprises les applaudissements de l'assistance.

Le R. P. Beaudry, invité à prendre la parole, félicita dans une courte improvisation les membres du Cercle

de l'éclatant succès qu'ils venaient de remporter. De sa voix toujours écoutée, il les engagea à persévérer dans le sentier fécond du travail ; rien en effet n'est plus propre à former le jeune homme aux luttes de la vie publique que ces exercices oratoires et littéraires sur des sujets religieux et nationaux.

Le mois de mai, revenu avec le feuillage, la verdure et les fleurs, nous a aussi ramené les beaux exercices consacrés à la sainte Vierge. Cette Mère du ciel qui veille avec un amour tout particulier sur la jeunesse d'ici-bas, doit, nous l'espérons, accueillir avec une bien grande tendresse notre communauté qui, chaque soir, vient se grouper autour de son autel brillant de lumières et paré des plus belles fleurs. Depuis le plus petit élève jusqu'aux supérieurs de cette maison, tous unissent leur voix dans des invocations et des hymnes pleines d'une touchante piété que l'écho redit à la nature au milieu du calme solennel des soirées, et que les anges sans doute ne manquent pas de porter en chœur au pied du trône de Marie. Le Directeur ensuite donne une instruction où la semence divine se mêle à la science pour nourrir le cœur et l'esprit, et le Salut du Très-Saint Sacrement, où tous les fronts se courbent sous la bénédiction du Dieu trois fois saint, termine ces pieuses réunions.

Les élections réglementaires pour le renouvellement du bureau de l'Académie St-Etienne ont eu lieu le 9 mai et ont donné le résultat suivant : M. Tellier, président ; W. Ferland, vice-président ; E. Lessard, secrétaire ; E. Foucher, assistant-secrétaire ; C. Olivier, trésorier ; J. Bastien, O. Desrosiers, N. Prévile et R. Delfausse, juges.

Mercredi 14 mai, la communauté accomplissait avec foi et religion le jeûne prescrit comme l'une des conditions nécessaires pour obtenir les grâces nombreuses du Jubilé universel accordé par S. S. Léon XIII. Outre les faveurs divines qu'il ne manque pas, sans aucun doute, d'attirer sur chacun des membres de la grande famille catholique, ce jour de pénitence a le précieux avantage de nous retremper dans l'esprit chrétien en nous rappelant les austérités et les jeûnes auxquels se soumettaient volontairement nos pères dans la foi. Cette première œuvre fut suivie de quelques visites aux différents sanctuaires de la ville, pèlerinages que l'on continuera à l'occasion favorable.

Le Rév. M. R. Prud'homme, après avoir accompli de la manière la plus heureuse un long voyage, est venu passer quelques jours dans sa famille à Joliette. Il n'a pas oublié ses amis du Collège qui se sont empressés autour de lui pour entendre le récit de cette

belle excursion. Le Rév. M. Prud'homme avait une ample matière pour nous intéresser ; il a parcouru l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Belgique, une partie de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Égypte et la Palestine ; il a visité les plus illustres sanctuaires du monde, et dans quelques-uns il a eu le bonheur de célébrer la sainte messe ; il a été reçu en audience par S. S. Léon XIII, en un mot il a rapporté de son voyage les meilleurs et les plus durables souvenirs.

Le docteur A. Foucher vient de partir pour l'Europe dans l'intention de compléter ses études médicales. Il se propose de visiter les grands hôpitaux du Royaume-Uni et résidera ensuite à Paris pour suivre durant quelques mois la clinique des éminents praticiens de cette capitale.

Nous apprenons que M. L. Tremblay, qui se trouve en France depuis environ deux ans, vient de recevoir l'ordre sacré du sous-diaconat des mains de Mgr Pie dans la chapelle du Séminaire de Poitiers.

Nous réparons avec plaisir une omission involontaire qui a été faite dans le relevé des bulletins du "troisième quartier" publié dans notre numéro du 1^{er} mai. Aux noms mentionnés dans le Cours commercial (troisième année) nous aurions dû joindre celui de M. R. Boulet qui a obtenu la note *très-bien* pour les 12 matières de de sa classe.

LISTE DU 11 MAI

COURS CLASSIQUE.

<i>Philosophie</i>	J. Soumis, J. Thériault et A. Lacasse
<i>Rhétorique</i>	F.-X. Desnoyers et F.-X. Lavallée
<i>Belles-Lettres</i>	W. Mercier
<i>Versification</i>	P. Pelland
<i>Syntaxe</i>	C. Robillard

COURS COMMERCIAL.

<i>Troisième Année</i>	{	Franc. R. Boulet et A. Archambault
		Ang... R. Boulet, A. Archambault et C. Guilbault
<i>Deuxième Année</i>	{	Franc..... J. Buron
		Ang..... J. Buron
<i>Première Année</i>	{	Franc..... A. Latour
		Ang..... C. Houle

QUITTANCES D'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1878-79

Aux RR. MM. A. Baril, directeur du Collège de Varennes ; M. Thibeau, curé, Ormstown ; J. Côté, curé, Chicago, Ill. ; J. O. Dubois, curé, Rawdon ; G. Tremblay, curé, Beauport, Québec ; A. Roy, eccl., Collège de Varennes ; E. Murphy, eccl., Collège Joliette ;

A MM. F. Patoël, Ecr. M. D. Holyoke, Mass. ; D. Désormier, Ecr. N. P. Joliette ; A. Baril, Ecr. St-Cuthbert ; S. Desmarais, St-Thomas ; P. Denis, Institution des Sourds-Muets, Belleville ; J. Chênevert, Menasha, Wis. ; M^e V^e Ed. Scallon, Joliette ; Au Collège Laval, St-Vincent-de-Paul.

LISTE DES ÉLÈVES QUI ONT OBTENU LA NOTE DE
"CONDUITE EXCELLENTE" POUR LE MOIS
D'AVRIL 1879.

COURS CLASSIQUE.

Philosophie — F. Dugas, St-Liguori ; P. Lamarche, St-Esprit ; J. Soumis, Ste-Béatrix ; B. Desroches, Montréal ; T. Plante et M. Hamelin, St-Gabriel ; O. Houle et J. Deschênes, Ste-Elisabeth ; A. Morin, St-Jacques ; J. Parent, Ste-Mélanie ; A. Pagé, Joliette ; P. Bousquet, St-Charles ; A. Mondor, St-Damien ; W. Ferland, Pembroke.

Rhétorique — E. Foucher et F.-X. Desnoyers, Montréal ; A. Daigle et R. Daigle, Belœil ; A. Durand et E. Lessard, St-Jean-de-Matha ; E. Fleury et J. Landry, St-Ambroise ; J. Mercure et J. Beaudoin, Joliette ; F.-X. Lavallée, St-Norbert ; N. Préville, St-Alphonse ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste-Elisabeth ; J. Magnan, Berthier ; N. Delorme, St-Jacques ; T. Dugas, Chertsey ; A. Dauphin, St-Cuthbert.

Belles-Lettres — E. Laferrière, St-Cuthbert ; J. Dumontier, St-Barthélemy ; E. Perreault, Joliette ; L. Vigneault, St-Ambroise ; A. Desrochers et A. Dugas, St-Jacques ; L. Dugas, St-Liguori.

Versification. — S. Rochette, St-Barthélemy ; V. Bourgeault, N. Lafontaine, H. Grandpré et J. Désy, St-Cuthbert ; A. Désilets et P. Prud'homme, Joliette ; F.-X. Brûlé, St-Didace ; J. Brouillet, St-Thomas ; J. Lachapelle et H. Colin, St-Esprit ; O. Gadoury, Berthier ; A. Beaudry, St-Alexis.

Syntaxe — H. Bonin et R. Cherrier, Joliette ; A. Lavoie et G. Lavoie, Ste-Mélanie ; H. Chagnon, L'Assomption ; L. Laporte, St-Liguori ; U. Chaussé, Ste-Elisabeth ; A. Magnan, Berthier ; G. Maxwell, St-Damien ; A. Paradis, St-Jude ; A. Primeau, St-Louis-de-Gonzague ; R. Charest, Montréal ; L. Robillard, St-Thomas ; J. Lavallée, et E. Guibeau, St-Norbert ; R. Laurendeau, St-Gabriel ; E. Laferrière, St-Cuthbert.

COURS COMMERCIAL.

Quatrième Année [classe d'affaires] — J. Welsh, Hinchinbrooke.

Troisième Année — W. Asselin, et P. Lavallée, St-Norbert ; E. Brault, Montréal ; J. Lafontaine, St-Cuthbert ; A. Perreault, Ste-Mélanie ; D. Rochette, St-Barthélemy ; L. Perreault, St-Paul ; A. Archambault et S. Allard, St-Alexis ; V. Lafortune, St-Paul ; A. Bertand et C. Desaulniers, Ste-Julienne ; M. Fleury, St-Ambroise ; C. Guilbault, Joliette.

Deuxième Année — D. Desroches, St-Esprit ; J. Desrosiers, St-Paul ; E. Sylvestre, St-Barthélemy ; P. Granger, N. Marion et G. Melançon, St-Jacques ; L. Brouillet, L'Assomption ; L. Copping, St-Liguori ; C. Allard et N. Beaudry, St-Alexis ; N. Beaudoin, J. Buron et J. Desmarais, Joliette ; N. Dupuis, Gervais, Orégon.

Première Année — A. Latour, Montréal ; A. Crilly, Joliette ; C. Houle, Cohoes, N. Y.

UN

INTRÉPIDE JEUNE HOMME

Episode des guerres de la Chouannerie.

II

(Suite).

Voici maintenant quel était le trésor tenu en dépôt par M. de Graives. Un peu moins d'un an auparavant, M. de la Rouarie était venu dans le Morbihan, avec son ami de Fontevieux, pour montrer aux royalistes de ces contrées la signature dont les princes, frères du roi, avaient revêtu l'acte d'association bretonne. Il y eut une assemblée des partisans de l'insurrection au château de Graives, dont la situation, sur les confins du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, était particulièrement propre à cet objet. A la suite des délibérations, M. de la Rouarie fit deux parts du trésor de l'association. Il garda une somme considérable en billets de caisse, souscrits par M. de Calonne, pour le compte des princes, et remit au châtelain de Graives le reste des billets de caisse, des lettres de change sur M. de Botherel, agent de la famille royale à Jersey, et un diamant d'une énorme valeur, obole princière, cotisation personnelle de monseigneur le duc d'Enghien en faveur des soutiens du trône. Les billets de caisse gardés par la Rouarie sont ces mêmes valeurs qui, dirigées sur Paris et confiées pour la négociation à Latouche, médecin de Bazouge, mirent ce dénonciateur à même de livrer à Danton le secret de l'association bretonne.

Quoiqu'il en soit, depuis cette époque, et même après la catastrophe qui étouffa l'insurrection, les royalistes du pays entre Vannes et Redon s'accoutumèrent à regarder M. de Graives comme le trésorier du parti. Trop vieux pour combattre de sa personne, et connu de tous pour un de ces derniers types de loyauté chevaleresque, égarés dans cet âge de fer, M. de Graives était l'homme qu'il fallait aux serviteurs du roi. Dévoué jusqu'à l'héroïsme et tenant à suprême honneur la confiance de ses frères en croyance, il avait plus d'une fois fait serment de mourir avant de rendre le dépôt laissé entre ses mains. Ce dépôt, notablement diminué par la déchéance des billets de caisse, restait néanmoins considérable, à cause du diamant dont la trop grande valeur avait empêché la vente jusqu'alors.

Les proverbes ne mentent guère, et il y a un proverbe qui dit : Abondance de bien nuit. M. le marquis de Graives dépensa trop de courage dans une circonstance où la plus simple prudence eût été préférable. Il aurait dû, dès les premières alarmes, aviser les insurgés de Ploërmel, et se décharger de sa responsabilité ; mais cette responsabilité lui était chère, parce qu'elle portait en elle un péril, et que, grâce à elle, il y avait chance de mourir pour le roi. Lorsqu'il apprit les rumeurs qui se répandaient dans les villes environnantes, il ressentit un mouvement qui ressemblait fort à de la joie, et répéta son serment au fond de son cœur. Durant la nuit, il descendit à la cachette dont lui seul, avec ses deux fils, connaissait le secret chemin, fit tranquillement ses préparatifs et attendit des nouvelles des bleus en lisant

son vieux livre d'Heures. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. Seulement il y eut luxe d'assaillants. On avait flairé le trésor à Vannes et à Redon : on vint à la fois de Redon et de Vannes. Le coffret que M. le marquis de Graives avait rapporté sous son bras contenait le diamant de Condé, les papiers de l'association, et un morceau de la vraie croix, relique de famille que le vieux seigneur eût livrée aux profanes aussi peu volontiers que le trésor lui-même.

Entre nos deux reclus, la nuit se passa silencieuse et triste. L'enfant se réveillait de temps en temps ; il avait froid. M^{me} de Thélouars le regardait avec des yeux désolés, et songeait à son mari.

— S'il savait où nous sommes ! pensait-elle.

Mais ces mots étaient seulement une plainte, et non point l'expression d'un espoir. La plus folle imagination n'aurait pu concevoir désormais un moyen de communiquer avec les insurgés de Ploërmel. Une heure auparavant, la chose était possible. Un mot prononcé par le vieux seigneur eût transformé ses serviteurs en autant d'émissaires, mais ce mot, il ne l'avait point voulu prononcer. Son dévouement, dépassant l'héroïsme pour arriver à la monomanie, prétendait obstinément au martyre.

Cette pensée de martyre, caressée peut-être pendant de longs mois, trônait despotiquement dans son esprit. Trop tyrannique pour être lucide, elle mettait dans l'ombre tout raisonnement. M. de Graives ne voyait pas, ou ne voulait pas voir qu'il faut un but à tout sacrifice et que le martyre inutile n'est qu'une sublime erreur ; mais Dieu nous garde d'un blâme inopportun contre de telles faiblesses ! Elles sont trop rares pour être dangereuses, et ce n'est pas notre époque qui a besoin d'un frein pour modérer l'exagération des instincts généreux. M. de Graives, et c'est ce que nous avons voulu établir, se croyait donc obligé d'honneur à mourir auprès du dépôt confié. Qu'il se trompât ou non, il pensait être à son poste et remplir un strict devoir.

On n'entendait plus aucun bruit à l'extérieur. Sans nul doute, les révolutionnaires étaient entrés au château. Ils cherchaient ! Tant que dura la nuit, le silence de la cachette ne fut point troublé ; mais, au moment où une ligne blanche commençait à remarquer l'étroite ouverture de la meurtrière, et annonçait le lever du jour, M^{me} de Thélouars entendit avec effroi des coups réguliers et lointains encore. C'était comme le bruit de la pioche attaquant une forte muraille.

Le vieillard n'avait point son appareil acoustique. Aucun son ne parvenait à son oreille. Il continuait sa lecture. Mais bientôt l'effort des démolisseurs, redoublant sans cesse, produisit un ébranlement périodique et sensible. M. de Graives releva sa tête et devint attentif. Puis après s'être assuré qu'il ne se trompait point, il quitta son siège et ouvrit une sorte de placard pratiqué dans le mur. De ce placard, il tira un baril d'un demi-pied de diamètre ainsi qu'une mèche d'étoupe soufrée, et placa le tout sur la table. Henriette le regarda faire avec indifférence, car elle ne savait pas ce que contenait le baril.

— S'ils poussent droit, murmura le vieillard, nous en avons pour une heure ; s'ils dévient d'un pied seulement, ils pourront travailler pendant deux jours avant d'arriver jusqu'à nous.

Et il ajouta avec un soupir :

— Ce sera bien long !

Mais comme il prononçait ces mots, son regard tomba sur M^{me} de Thélouars, dont la tête s'était penchée sur sa poitrine. La fatigue avait vaincu la jeune femme ; ses yeux s'étaient fermés un instant, et son front incliné touchait les boucles blondes qui couronnaient le front du petit Alain. Le visage de M. de Graives exprima une commisération profonde.

— Pauvres enfants ! pensa-t-il.

Car la mère et le fils lui semblaient également des enfants. Son âge était cinq fois celui de la jeune femme. — Il fit sur lui-même un effort violent, et détourna ses yeux de ce groupe dont la vue amollissait son cœur. Il pouvait avoir pitié, mais il ne pouvait point fléchir dans son dessein, parce que le devoir commandait, et que, depuis cent ans, M. de Graives obéissait au devoir.

Il enleva le couvercle du baril, remua le contenu avec la pointe de son épée, et y introduisit de force le petit coffret. Cela fait, il posa la mèche soufrée tout à côté de la lampe.

— La première pierre qui branlera, dit-il sera mon signal. Ah ! que c'eût été un glorieux moment sans cette femme, et pourquoi est-elle venue pour empoisonner la joie de ma dernière heure ?

A ce moment, Henriette tressaillit et s'éveilla. L'enfant se prit à sourire en étendant ses bras vers la meurtrière. M. de Graives, pour ne point voir ce spectacle qui le navrait, reprit son livre de prières. Henriette se leva et s'approcha doucement de l'ouverture. Le petit Alain souriait toujours.

C'est que, au dehors, sous le branchage épais des arbres du parc, une voix douce, voix d'enfant ou de femme, chantait les couplets d'une chanson connue de tout habitant du pays de Vannes. Elle disait ces naïves paroles, si populaires dans les bruyères morbihannaises :

C'est au pays de Bretagne
Qu'on fait de jolis sabots ;
Tenez vos petits pieds chauds.

M. de Graives n'entendait rien et lisait son livre d'Heures.

— Janet ! prononça bien bas M^{me} de Thélouars qui tâchait de passer sa tête à travers la meurtrière.

La voix cessa de chanter.

— Janet Legoff ! répéta Henriette.

— Qui m'appelle ? dit la voix avec une expression d'étonnement inquiet.

Avant qu'Henriette pût répondre, on entendit armer un pistolet sous le feuillage. Aussitôt un bruit de pas agiles et précipités retentit sur le gazon du parc, et la voix, lointaine maintenant, continua avec un accent de bravade :

Les rochers y sont de pierre,
De pierre du haut en bas ;
Le soleil ne les fond pas.

Nous retrouverons tantôt notre gaillard, racontons comment et pourquoi Janet se trouvait là.